

Études littéraires africaines



DUGAS (GUY), DIR., *EMMANUEL ROBLÈS ET L'HISPANITÉ EN ORANIE. ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ PAR LE CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ORAN ET L'UNIVERSITÉ ORAN-LA SÉNIA (4 ET 5 NOVEMBRE 2008) AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT DE RECHERCHE INTERSITE D'ÉTUDES CULTURELLES DE L'UNIVERSITÉ MONTPELLIER 3, DU FONDS ROBLÈS (BFM LIMOGES-UNIVERSITÉ MONTPELLIER 3), ET DU BUREAU DU LIVRE DE L'AMBASSADE DE FRANCE À ALGER. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2012, 210 P. – ISBN 978-2-296-56853-2*

Danielle Pister

Numéro 33, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018694ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018694ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pister, D. (2012). Compte rendu de [DUGAS (GUY), DIR., *EMMANUEL ROBLÈS ET L'HISPANITÉ EN ORANIE. ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ PAR LE CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ORAN ET L'UNIVERSITÉ ORAN-LA SÉNIA (4 ET 5 NOVEMBRE 2008) AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT DE RECHERCHE INTERSITE D'ÉTUDES CULTURELLES DE L'UNIVERSITÉ MONTPELLIER 3, DU FONDS ROBLÈS (BFM LIMOGES-UNIVERSITÉ MONTPELLIER 3), ET DU BUREAU DU LIVRE DE L'AMBASSADE DE FRANCE À ALGER. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2012, 210 P. – ISBN 978-2-296-56853-2*]. *Études littéraires africaines*, (33), 116–119. <https://doi.org/10.7202/1018694ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le document investigué est l'architexte sénégalais, à savoir non pas seulement « la somme arithmétique des différents romans sénégalais écrits entre 1920 et 1992, mais, davantage, la somme des *réalités cardinales* caractéristiques de l'espace culturel sénégalais » (p. 327). Ces réalités cardinales assurent la cohérence fonctionnelle de la société représentée ; elles sont appréhendées à travers les indices symbolectaux (vocables renvoyant à l'imbrication du social et du religieux) disposés dans l'architexte.

Au principe de l'investigation se trouve la notion d'*hypoculture*, à savoir « l'ensemble des idiomes, avec leurs représentations culturelles » (p. 8), un « lieu spécifique, familier, rassurant, d'où s' imagine l'appréhension du dehors, siège de la *compétence*, s'identifiant] à une mémoire intime, celle du terroir » (p. 9), en l'occurrence l'hypoculture sénégalaise. Celle-ci, dont l'ossature est formée de schèmes d'appréhension, est au fondement de la production littéraire. L'hyperculture, « domaine de la *performance*, liée à l'écriture » (p. 9), se définit *a contrario*. Si le lieu d'acquisition de l'hyperculture est l'école « française », le rapport entre ces deux couches ou strates n'est pas à penser en une dichotomie simple : tout au contraire, l'ouvrage fait la démonstration, à l'aide de maints exemples (on retiendra notamment l'analyse d'*Une si longue lettre* et de son adaptation filmique), de leur complexe imbrication discursive, tout en posant les bases d'une poétique construite à partir de catégories *wolof*.

L'étude, en même temps qu'elle met en évidence l'oscillation continue de l'architexte entre l'illustration des valeurs authentiques du *cosaan* (tradition) et la peinture d'une société moderne dégradée, montre aussi le cheminement qui s'opère des valeurs de compromis aux ruptures qui ont été engendrées, au début des années quatre-vingt, par la volonté, chez certains jeunes auteurs, de faire « reculer les frontières du *dicible* » (p. 328). On aura compris que cet ouvrage s'avère, qu'il s'agisse de telle ou telle œuvre en particulier, ou d'évolutions plus générales, un outil indispensable à qui veut aborder la production littéraire sénégalaise, voire ouest-africaine, du XX^e siècle.

■ Catherine MAZAURIC

DUGAS (GUY), DIR., *EMMANUEL ROBLÈS ET L'HISPANITÉ EN ORANIE*. ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ PAR LE CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ORAN ET L'UNIVERSITÉ ORAN-LA SÉNIA (4 ET 5 NOVEMBRE 2008) AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT DE RECHERCHE INTERSITE D'ÉTUDES CULTURELLES DE L'UNIVERSITÉ MONTPELLIER 3, DU FONDS ROBLÈS (BFM LIMOGES-UNIVERSITÉ MONTPELLIER 3), ET DU BUREAU DU LIVRE DE L'AMBASSADE DE FRANCE À

ALGER. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2012, 210 P. – ISBN 978-2-296-56853-2.

Guy Dugas précise, dans la présentation des actes de ce colloque, la volonté de ses organisateurs de l'inscrire, au-delà de la personne d'Emmanuel Roblès, de son œuvre et de sa mémoire oranaise, dans un contexte spécifique, celui d'une cité, administrée par la France, dont les Espagnols constituèrent longtemps la majorité de la population. Ils arrivèrent, tout au long du XIX^e siècle et au-delà, au gré des crises économiques et politiques de l'Espagne. Ahmed Abi-Ayad rappelle l'empreinte qu'ils laissèrent dans la langue vernaculaire, la cuisine, les mœurs et les pratiques religieuses d'une ville qui avait gardé du *Presidio* espagnol (1509-1792), abandonné aux Turcs jusqu'à l'arrivée des Français en 1831, quelques fortifications militaires. À partir de 1889, les enfants de ces immigrés, nés en Algérie, purent opter pour la nationalité française, au grand dam des « vrais » Français minoritaires. Certains écrivains et voyageurs, cités par Pierre Rivas, expriment leur mépris à l'égard de cette population perçue comme « une variété d'Arabes ». Guy Dugas analyse la répercussion de la Guerre civile espagnole dans les débats politiques locaux en recensant les pages hebdomadaires, publiées en espagnol, dans le quotidien progressiste *Oran Républicain*. La victoire franquiste provoqua la dernière migration notable vers Oran, même si la majorité des 7 000 à 9 000 réfugiés républicains, évoqués par Yahia Belarisk, n'y séjourna qu'en transit.

Ce contexte épuise-t-il pour autant la notion d'hispanité, trop souvent traitée comme une donnée objective et uniforme, alors qu'elle relève autant de données biographiques et sociales que d'une construction intellectuelle ? Denise Brahimi, dans une allusion à Barthes, tente une approche plus méthodique de ce concept. L'examen des relations littéraires entre Jean Sénac et Emmanuel Roblès (Nacer Khodja), comme l'étude comparée de la représentation du Père chez ces deux écrivains (Camille Tchéro), en dessinent quelques contours. Sénac, né de père inconnu, puise dans son sang supposé andalou et dans ses racines oranaises, donc africaines, une volonté destructrice, propice à l'émergence d'une nouvelle société méditerranéenne, « débarrassée des frontières humaines » et fondée sur « une identité matriarcale ». Le second se veut restaurateur d'une lignée brisée par la mort, avant sa naissance, d'un père dont il valorisera toujours l'image. *Hidalgo*, au sens premier du terme, fils de quelqu'un, il ne peut que « se sentir espagnol en lisant Cervantès » (Jacqueline Roblès Macek). Le nombre d'éditions du *Don Quichotte* et d'auteurs classiques espagnols que recense Florence

Chaudorelle dans le fonds Roblès de la Bibliothèque universitaire de Montpellier explique peut-être le sens de l'honneur des personnages de Roblès : Ramon Sender, cité par Denise Brahimi, le définit comme la « fidélité à soi-même » pour « résister à l'esprit de caste des féodaux », fût-ce au prix de sa vie. C'est ce que Denise Brahimi nomme « la double postulation » de l'hispanité de Roblès : des humiliations dues à ses origines ibériques, naît une révolte marxisante, qui le place toujours du côté du plus faible, l'Arabe, le Républicain espagnol, l'opprimé sud-américain, mais que transcende toujours une dimension sacrificielle individuelle.

Michel Moner évoque la traduction de la pièce de Cervantès, *El gallardo español*, publiée en 1958 par Roblès. La même année, ce dernier l'analyse longuement dans *Simoun*, revue littéraire oranaise (1952-1961), dont Michel Lambart rappelle, par ailleurs, les prises de position dans la guerre d'Algérie. La topographie et la vie du *Presidio*, où se déroule l'action, l'intéressent particulièrement, comme si la littérature permettait une réappropriation, une légitimation identitaire et territoriale, alors que ses voyages en Espagne, en 1929 et 1931, lui révèlent combien il est français.

L'intérêt de Roblès pour l'Amérique du Sud, dont témoigne son abondante correspondance avec des écrivains latino-américains (fonds Roblès de la BFM de Limoges, présenté par Christianne Laurent), prouve que l'hispanité oranaise, qui a marqué l'homme et nourri l'œuvre, ne fonctionne pas comme une clôture mais comme une ouverture aux autres et au monde. Bouziane Ben Achour donne l'exemple de *Monserrat*, pièce dénonciatrice du sort misérable des peuples colonisés d'Amérique du Sud, traduite en arabe dialectal, dès 1950, par Mohamed Er Razzi, nationaliste algérien, et jouée partout en Algérie. Elle sera la première pièce redonnée, en janvier 1963, à l'Opéra d'Alger, après l'indépendance. Ben Saadi estime que Roblès, dans *L'Action*, va plus loin que Camus en traitant Hadj comme un protagoniste à part entière, et non comme l'« Autre » : sa participation à l'action des ouvriers européens, qui va jusqu'au sacrifice de sa vie, le rapproche du Smaïl des *Hauteurs de la ville*.

De son vivant, Roblès a su être un passeur pour de jeunes écrivains algériens, européens comme musulmans. Dans une ville qui a laissé s'effondrer les monuments du passé ibérique et perdu sa population espagnole, l'œuvre de l'écrivain témoigne d'une hispanité que Yahia Belarisk revendique comme l'héritage des Oranais d'aujourd'hui. Peut-on renverser la formule d'Hamid Nacer Khodja, « Oran, ville-texte chez Sénac et Roblès » – au sens où elle

a fécondé leur créativité –, et parler d'un « texte-ville », tant leurs écrits expriment une hispanité qui hante encore les rues de la cité ?

■ Danielle PISTER

EVANS (JANE E.), *TACTICAL SILENCE IN THE NOVELS OF MALIKA MOKEDDEM*. AMSTERDAM – NEW YORK : RODOPI, COLL. FRANCO-POLYPHONIES, N°9, 2010, 230 p. – ISBN 978-90-420-3176-0.

Jane Evans est professeure associée de français à l'Université du Texas et spécialiste de littérature francophone maghrébine. Dans cet ouvrage, elle se consacre aux romans de Malika Mokeddem, auteure née dans le désert algérien et vivant aujourd'hui à Montpellier. Son analyse privilégie le silence, qu'elle conçoit comme une tactique discursive mise en œuvre pour défier le régime algérien des années 1980 et 1990. Empruntant aux points de vue théoriques élaborés par Roland Barthes, Michel Foucault, Gayatri Spivak et Michel de Certeau, Jane Evans analyse de manière détaillée *Le Siècle des sauterelles* (1992), *L'Interdite* (1993), *Des rêves et des assassins* (1995), *Les Hommes qui marchent* (1997), *La Nuit de la lézarde* (1998), *N'Zid* (2001), *La Transe des insoumis* (2003) et *Mes hommes* (2005).

Construit en cinq chapitres, l'ouvrage s'intéresse d'abord aux tactiques et aux stratégies à l'œuvre dans les lettres algériennes en général, ensuite au silence et à sa manipulation dans les romans de Mokeddem. Partant de l'idée d'A. Djébar, selon laquelle quelqu'un(e) devait parler « à côté de » ou « très près de », au lieu de « pour » la femme réduite au silence, ainsi que de la question de G. Spivak : « Can the Subalterns speak ? », Evans a pour ambition de révéler cette prise de parole féminine. Le premier chapitre retrace le développement de la littérature algérienne francophone des soixante dernières années. Evans se base sur la différence que propose de Michel de Certeau entre les positions tactiques et stratégiques pour faire valoir que l'utilisation de la langue française constitue une lutte particulière contre la réduction au silence des femmes par les intégristes musulmans néo-patriarcaux. Le deuxième chapitre élabore la notion de « silence » en se concentrant sur les connotations du mot et les approches qui ont été utilisées pour organiser la pensée autour de ce concept. Il s'agit, entre autres, de l'association du silence à la créativité, à la contemplation, à la honte, au traumatisme émotionnel, à la maladie et au plaisir à l'œuvre dans des textes religieux et profanes. Le troisième chapitre montre comment, pour Mokeddem, le silence n'est pas uniquement un acte de